

*Paris. G. Bachelier.*

# ATLAS ETHNOGRAPHIQUE

DU GLOBE,

OU

CLASSIFICATION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

D'APRÈS LEUR LANGUE.

---

PARTIE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

TOME PREMIER.

---

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

ET INTRODUCTION.

# INTRODUCTION

A

# L'ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DU GLOBE,

CONTENANT

UN DISCOURS SUR L'UTILITÉ ET L'IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DES LANGUES  
APPLIQUÉE A PLUSIEURS BRANCHES DES CONNAISSANCES HUMAINES ;  
UN APERÇU  
SUR LES MOYENS GRAPHIQUES EMPLOYÉS PAR LES DIFFÉRENS PEUPLES DE LA TERRE ;  
DES OBSERVATIONS SUR LA CLASSIFICATION DES IDIOMES  
DÉCRITS DANS L'ATLAS ;  
UN COUP-D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE SLAVE  
ET SUR LA MARCHÉ PROGRESSIVE DE LA CIVILISATION ET DE LA LITTÉRATURE  
EN RUSSIE,

DÉDIE

*À S. M. l'Empereur Alexandre,*

**PAR ADRIEN BALBI,**

ANCIEN PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE, DE PHYSIQUE ET DE MATHÉMATIQUES.

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ATHÉNÉE DE TRÉVISE, etc. . etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,  
CHEZ REY ET GRAVIER, LIBRAIRES,  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

M. DCCC. XXVI.

cellent observateur, comme l'est M. Pottinger, nous ont conduit tout naturellement à suivre son avis au lieu de celui du savant M. Adelung. Nous avons donc classé comme langue, le belloutche dans la famille persane, et nous avons placé le brahuety parmi les dialectes de l'hindoustani. De nombreux vocabulaires des deux idiomes, accompagnés des observations grammaticales les plus propres pour faire connaître les traits principaux particuliers à chacun de ces deux langages, démontreront si nous nous sommes trompés, ou bien si c'est le savant M. Adelung qui est dans l'erreur.

#### IV. LANGUES DE L'INDE.

Avant la publication de l'intéressant mémoire des missionnaires Baptistes, dont nous avons déjà parlé à la page 47, on peut dire que l'Inde était une région à-peu-près inconnue sous le rapport ethnographique. On savait bien qu'on y parlait huit ou neuf idiomes dérivés du sanskrit, mais l'on pensait que le tamoule, le karnata, le telinga, le guzurate, l'orissa, le bengali, le maharatte, le penjabi et l'hindoustani, étaient les seuls que l'on pouvait regarder comme des langues, tous les autres idiomes parlés dans cette vaste région n'étant considérés que comme des variétés de l'hindoustani, dont quelques-unes même n'étaient regardées que comme des jargons incapables de rendre les idées. C'est à ce mémoire que nous devons la connaissance de plusieurs langues dont on ignorait jusqu'aux noms, quoique depuis la plus haute antiquité on les considère comme telles dans l'Inde, où même on en écrit plusieurs avec des alphabets particuliers. Cet important travail a donc été notre guide principal dans la rédaction de notre tableau des langues de l'Inde; mais nous avons aussi consulté les savantes *Asiatic Researches*, l'ouvrage classique de Hamilton, le *Mithridates* et autres qu'il serait trop long de citer, pour suppléer ce qu'il laisse désirer. D'ailleurs, ce mémoire ne donne absolument que le nom des différentes langues, et n'indique que

d'une manière vague les pays où on les parle. Il nous a fallu nous livrer à de pénibles et longues recherches pour compléter cet ouvrage et faire disparaître ses omissions. Après avoir longuement étudié ce sujet difficile , et avoir médité sur les renseignemens précieux qui nous ont été fournis sur les langues du Decan par le savant missionnaire M. l'abbé Dubois , nous avons cru pouvoir nous arrêter aux résultats suivans.

Nous avons considéré toutes les langues de cette région comme divisées en deux branches principales dont la première forme la nombreuse famille sanskrite , et la seconde comprend tous ces idiomes encore très peu connus , mais que l'on sait être tout-à-fait différens du sanskrit et des langues qu'on en fait dériver. Sans entrer dans aucun des détails relatifs à la qualification de langues que nous donnons aux nombreux idiomes qui forment notre famille sanskrite , parce qu'ils appartiennent au chapitre I<sup>er</sup> et particulièrement à ce que nous avons dit aux pages 47 et 48 , nous croyons indispensable de donner ici quelques éclaircissemens , pour mériter la confiance de nos lecteurs , et pour avoir occasion de fournir quelques renseignemens nécessaires à l'intelligence des choses indiquées dans le tableau.

C'est sur les traces des raisonnemens faits par M. Abel Remusat dans ses savantes *Recherches sur les Langues Tartares* , que nous avons , dit dans l'introduction , que les Turks , guidés par Timour ou Tamerlan , envahirent l'Inde , et que ces mêmes peuples , et non les prétendus Mongols ou Mogols commandés par Baber ou Babour , ont fait la conquête de l'Indoustan en 1526 , et ont donné naissance à la dynastie qu'on a si improprement nommée dynastie des Grands-Mogols. C'est toujours en suivant cet ouvrage que nous avons fait la distinction entre les véritables Mongols , que nous avons décrits , avec les Kalmuks leurs frères et les prétendus Mongols qui habitent dans l'Inde et qui ne sont que des Turks originaires de la Grande-Boukharie ou des Afghans originaires de la Perse

Orientale. M. Abel Remusat dit positivement, qu'on ne peut douter que Timour et ses sujets naturels n'aient été Turks. Depuis bien des siècles, la Transoxane est peuplée de tribus qui appartiennent aux familles turque et persane ; et si des familles mongoles y ont suivi les princes de la race de Tchinggis ou Gengiskan, elles avaient eu, pendant près de deux cents ans, le temps de se fondre avec la population du pays. On ne hasarderait donc rien en avançant avec ce savant philologue qu'il ne devait se trouver aucun Mongol dans l'armée de Babour. Relativement à l'origine persane des Boukhares, voyez ce que nous en avons dit à la page 114.

Nous avons dit, en parlant du pali, que l'on pourrait appeler sa littérature la *Littérature Bouddhique*, et nous avons ajouté qu'elle est la source de laquelle dérivent en partie les littératures des Birmans, des Peguains, des Anamites, des Siamois, des Japonais, des Cingalais et des Tibétains. Le savant M. Abel Remusat, qui a répandu tant de lumière sur tout ce qui regarde l'histoire de l'Asie Orientale et Centrale, dit, en parlant de la langue *fan*, que tous les peuples qui professent le bouddhisme n'ont qu'une seule littérature, qu'on pourrait nommer *Bouddhique*, car elle n'appartient à aucune nation en particulier. C'est la théologie de Bouddhah qui en est la base. De vastes traités de morale, de métaphysique et de cosmologie, apportés, ou de la partie centrale de l'Hindoustan, où cette religion prit naissance, ou de l'île de Ceylan, dans laquelle on prétend qu'il y eut une nouvelle révélation, traités attribués à Bouddah lui-même ; des romans historiques ou mythologiques, où sont racontées les aventures fabuleuses des dieux, des plus illustres pénitens, des bienfaiteurs de la religion, des rituels, des prières, de longues formules pour les invocations, les exorcismes : voilà, dit M. Remusat, quel est le fonds, que chaque peuple a ensuite brodé, en ajoutant ses traditions particulières, ses légendes nationales, la vie des héros et des saints les plus célèbres de chaque contrée. On voit par là en quoi

doivent se rassembler et en quoi peuvent différer les matières qui constituent la littérature chez les peuples de l'Indo-Chine, de la Mongolie, de la Mantchourie et du Tibet. La même littérature est commune aux bouddhistes de la Chine, de la Corée et du Japon. Les différentes parties des connaissances humaines n'ont pas parmi ces nations, comme chez nous, un champ bien distinct et circonscrit; elles se confondent dans un même but, qui est, pour le commun des hommes, l'étude de la doctrine populaire, laquelle comprend la morale, les pratiques du culte, les fables cosmographiques et cosmogoniques, l'astrologie et les connaissances accessoires, c'est-à-dire le peu d'astronomie et de mathématiques qui est indispensable pour ses opérations; et pour les initiés, l'étude de la doctrine secrète, qui enseigne la clé des allégories et des mystères, la métaphysique, les méditations qui *anéantissent les sens* (nirwana) en exaltant l'imagination, la théorie de l'émanation, de l'illusion, et pour tout dire enfin le *nihilisme* le plus absolu.

Convaincus par les savans raisonnemens faits par M. Remusat sur l'affinité de la langue fan avec le sanskrit, nous n'avons pas hésité un instant à adopter l'explication ingénieuse donnée par ce savant philologue, en classant le fan parmi les principaux dialectes du pali. Nous ajouterons seulement que le fan a 12 voyelles, 30 consonnes et cinq sortes d'articulations, les dentales, celles des dents du devant, les linguales, les gutturales et les labiales. Cette multiplicité de sons et l'alphabet particulier avec lequel cet idiome est écrit, démontrent sans réplique la nature de cette langue toute différente de celle des langues que parlent les peuples divers pour lesquels le fan est l'idiome liturgique.

Nous avons été très embarrassés sur la classification du kawi, ne sachant pas si nous devions le classer parmi les dialectes du sanskrit ou parmi ceux du bali, ou bien si nous devions en faire une langue sœur de ces deux idiomes. Tout ce qu'on a publié sur le kawi est si vague et si incomplet, que

l'ethnographe ne saurait prononcer aucun jugement. Comment se décider entre deux savans observateurs qui se trouvent en même temps sur les lieux, et qui portent deux jugemens diamétralement opposés sur la nature de cette langue? M. Raffles ne regarde le kawi que comme un dialecte du sanskrit, en ajoutant que neuf-dixièmes de ses mots sont dérivés de cette langue, et s'y sont conservés moins corrompus que dans le pali. M. Crawford au contraire penche à croire que cet idiome n'est pas une langue étrangère, introduite dans l'île de Java avec un culte étranger, mais que c'est la langue écrite par les prêtres, auxquels seuls, selon lui, était anciennement borné l'usage de l'écriture. En attendant que l'on recueille et publie assez de faits positifs pour pouvoir décider ce point douteux de l'ethnographie, nous avons cru que le meilleur parti à prendre était de placer provisoirement le kawi parmi les dialectes du pali, quoique nous inclinions à croire qu'il faudrait en faire une langue sœur, par son importance littéraire, par le grand nombre de mots javanais qu'il contient, et par les raisons que nous avons exposées dans le chapitre premier.

Au moment de livrer cette feuille à l'impression, nous avons eu connaissance des résultats importans des recherches faites sur le pali par MM. Lassen et Burnouf fils. Ayant l'honneur d'être en relation avec ce dernier, nous avons obtenu de sa bienveillance des observations et des notes qui nous mettent en état de reproduire ici, avec des modifications importantes, nos articles *sanskrit* et *pali* (40; 41), imprimés depuis un an et demi. Ces modifications rectifieront ce que ces deux articles offrent d'inexact, quoique rédigés d'après les conseils des célèbres orientalistes MM. de Chesy et Abel Remusat; inexactitudes qui d'ailleurs étaient la conséquence de l'état encore si imparfait de la linguistique pour tout ce qui regarde les langues *fan*, *pali* et *kawi*, que l'on nous avait conseillé de classer comme trois dialectes du pali.

Il faut ajouter ce qui suit à la fin de l'article *sanskrit*, que nous avons rédigé dans l'Atlas :

40. † SANSKRIT. On connaît à la Chine une langue indienne particulièrement affectée aux Bouddhistes, sous le nom de *Fan*. Il paraît prouvé que c'est le sanskrit. *Fan* est pour les Chinois la traduction de *Brahmâ*; conséquemment, la *langue fan* est la *langue de Brahmd* ou le sanskrit. On ne sait pas encore si ce nom ne doit pas aussi s'appliquer au pali, qui doit être connu à la Chine depuis le cinquième siècle de notre ère. Mais les monumens jusqu'ici connus, prouvent qu'il faut entendre par ce mot le sanskrit pur, et tel qu'il est conservé dans les livres bouddhiques des Tibétains.

« La partie du vocabulaire bouddhique, dit M. Barnouf fils dans une savante note que M. Abel Remusat a insérée dans le premier volume de ses *Mélanges Asiatiques*, la partie du vocabulaire bouddhique que les Chinois appellent *langue fan*, offre, avec le samskrit, des traits si frappans de ressemblance, qu'il est impossible, au premier coup-d'œil, de ne pas croire que les mots et les formules qui la composent ne soient entièrement originaires de l'Inde. Cependant un examen plus attentif révèle quelques différences assez sensibles, et alors s'élève la question de savoir si ces différences doivent être considérées comme caractéristiques, soit d'un dialecte de secte, soit d'un idiome qui reproduit le samskrit d'une époque dont nous n'avons pas de monumens, ou bien s'il faut seulement les attribuer aux méprises d'une transcription faite par une main étrangère. L'examen que j'ai fait de ce curieux ouvrage, me permet d'avancer avec quelque confiance que la langue en est du samskrit pur, parce que les différences qu'on y remarque sont purement accidentelles, et ne laissent apercevoir nulle part une intention systématique. De plus, la langue du vocabulaire n'offre pas de traces de ces altérations si reconnaissables que subit une langue, lorsque, transplantée du lieu de son origine dans une terre étrangère, elle y a vécu et s'y est développée sous des influences nouvelles. Ces altérations, au contraire, s'expliquent par les causes les plus simples comme les plus communes : elles viennent de ce que l'original sams-

krit d'après lequel a été composé le vocabulaire, a été, ou inexactement écrit par l'auteur indien, ou inexactement lu par l'imprimeur chinois. J'inclinerais à croire que les erreurs viennent de ces deux sources à-la-fois, mais plus particulièrement de la première, parce que les différences, ou plutôt les fautes qu'une connaissance peu avancée du samskrit permet de relever, sont précisément celles qu'on rencontre à tout instant dans la lecture des manuscrits indiens. »

Voici l'article pali tel que nous l'avons modifié avec l'assistance de M. Burnouf fils :

41. † **BALI OU PALI**, dit aussi **MAGADHA** ou **MAGADHI**. Cette langue, que l'on doit considérer comme fille du sanskrit, était parlée anciennement dans le Magadha ou Magudha (partie du Bahar au sud du Gange), regardé par plusieurs savans indiens comme le pays natal de Bouddha. Après avoir été très répandue dans l'Inde avant la naissance de Jésus-Christ, elle s'est éteinte lorsque la secte qui la parlait fut expulsée de l'Inde. Le pali, de même que le sanskrit, n'est plus parlé nulle part depuis très long-temps, quoiqu'il soit resté la langue liturgique et littéraire de l'île de Ceylan, ainsi que de la plus grande partie de l'Indo-Chine, où les gens instruits apprennent cette langue, comme dans l'Inde et en Europe on apprend le sanskrit et le latin. Le pali étant une langue morte depuis tant de siècles, n'a aucun dialecte. Cette langue a la force, la richesse et l'harmonie du sanskrit, dont elle est la fille, et dont elle diffère moins que l'italien du latin. Elle possède le même nombre de déclinaisons, le même système de conjugaisons, moins peut-être la voix moyenne; les seules différences qui la distinguent du sanskrit viennent d'un adoucissement des terminaisons grammaticales, quelquefois difficiles à prononcer. De plus, elle admet dans la conjugaison quelques verbes auxiliaires, ce qui prouve encore qu'elle est plus moderne que le sanskrit, qui n'en fait qu'un usage très borné. Ce qu'on connaît jusqu'ici de sa littérature est fait pour inspirer un grand intérêt. Elle possède des récits historico-mythologiques appelés *tcheritas*, et un très grand nombre de livres philosophiques contenant la doctrine de Bouddha. On

trouve même, dit-on, à Ceylan la collection complète des ouvrages attribués à Bouddha lui-même. Ce sont des traités de métaphysique, des systèmes cosmogoniques et mythologiques, et des vies fabuleuses ou réelles des divers patriarches qui ont succédé au fondateur de la secte. Les alphabets qui servent à écrire le pali, diffèrent suivant les diverses contrées qui l'ont adopté. On en reconnaît trois : l'un usité chez les Birmans, et les deux autres chez les Siamois ; mais, au fond, tous ces alphabets rentrent l'un dans l'autre, et ne sont que des altérations de l'ancien alphabet dévanagari. Ils offrent de plus une très grande analogie avec l'*alphabet de Bouddha*, qu'on trouve sur les anciens monumens de l'île de Java.

Voici l'article kawi, que, d'après les conseils du savant M. Bur-nouf fils et les principes exposés dans le chapitre I<sup>er</sup>, nous nous sommes déterminés à classer dans le tableau comme une langue sœur du pali au lieu d'en faire un de ses dialectes :

41 bis. † KAWI, dérivé du sanskrit. Cet idiome, dont les neuf-dixièmes des mots sont sanskrits, et l'autre dixième javanais (322), était jadis la langue de la littérature et de la religion d'une grande partie de l'île de Java et de celle de Madoura, avant qu'on y eût introduit l'islamisme ; maintenant elle n'y est plus que la langue de la poésie et des mythes les plus anciennes. Le kawi cependant est encore la langue de la religion et des lois dans l'île de Bali, près de celle de Java. Les principales compositions de cette langue sont des abrégés du *Mahabarata* et du *Ramayana*, traduits du sanskrit en vers blancs, ce qui est une chose remarquable, toutes les compositions en javanais, en bali (326) et autres langues malaise étant en vers rimés. Le kawi, plus que tout autre idiome, entre dans la formation du basa-krama (323). C'est sur sa littérature que se sont formées les littératures du javanais, du bali, et d'autres idiomes malais. La plupart des anciennes inscriptions, en pierre et en cuivre, trouvées dans l'île de Java, sont écrites en cette langue, dont elles forment les monumens les plus anciens, parmi lesquels il paraît qu'on pourrait classer le fameux monument que possède le chef de Telaga. On y trouve représenté un grand nombre de divinités, ainsi que les signes du zodiaque, et d'autres sujets astro-

nomiques, ou plutôt astrologiques ; il est écrit sur papier javanais, et ployé comme les manuscrits d'Ava. Le kawi a un alphabet particulier, dont plusieurs lettres sont presque identiques aux lettres correspondantes du pali carré ; on l'écrit de gauche à droite, comme les autres alphabets dérivés du dewanagari.

Nous avons été long-temps indécis si nous devions rejeter ou retenir dans notre tableau la distinction entre l'*hindi* ou *hindoustani propre*, et le *maure*, *hindoustani-maure* ou *mongolo-hindoustani*. Notre embarras était d'autant plus grand que nous trouvions cette distinction suivie dans le *Mithridates*, et sanctionnée par le grand philologue M. Vater, dans l'Appendice à cet ouvrage, où il dit (pag. 482) que les langues générales y ont été bien classées ; et que nous voyions le savant orientaliste Colebrooke confirmer cette distinction, dans sa dissertation sur les langues parlées dans l'Inde, dans laquelle il dit positivement que l'*hindi*, par un mélange de mots persans et arabes, devint l'*hindoustani* ou *moors*. Notre embarras était encore augmenté par différens passages d'un autre mémoire des Missionnaires, publié à Londres l'année précédente en 1815, sous le titre de *Brief view of the Baptist Missions and translations*, etc., etc., où l'on voit toujours l'*hindee* et l'*hindostan* considérés comme deux idiomes différens, dans lesquels les Baptistes ont même traduit et publié la Bible. Nous savions d'ailleurs que cette distinction avait toujours été faite par tous les philologues et par tous les voyageurs qui ont parlé des langues de cette partie de l'Asie. Nous ne pouvions concevoir comment tant de savans, dont plusieurs avaient été sur les lieux, pouvaient s'accorder à faire deux langues différentes d'un seul et même idiome, ni comment ils s'étaient tous accordés à soutenir et à répandre la même erreur. Cependant les grandes recherches auxquelles les Baptistes se sont livrés dernièrement pour faire traduire la Bible dans les principales langues de l'Inde, les renseignemens au-

thentiques et les faits positifs qu'ils sont parvenus à se procurer sur les nombreux idiomes de cette contrée, et le profond silence qu'ils gardent dans leur second mémoire sur cette distinction, tandis qu'ils mettent tant de soin à y distinguer l'une de l'autre tant de langues différentes jusqu'à présent inconnues aux savans de l'Europe, ne nous permettaient pas de reproduire dans notre tableau une distinction, qu'ils paraissaient ne vouloir pas admettre. Nous y avons en conséquence renoncé, et nous avons parlé de l'hindoustani comme si c'était la même langue que le mongolo-hindoustani, et en considérant ce dernier tout au plus comme un dialecte du premier. Ayant tracé sur une carte de l'Inde les limites dans lesquelles, d'après le mémoire susmentionné, chaque langue est parlée, nous n'avons pas été peu surpris de trouver un vide immense entre les territoires des langues bengali, magudah, mithili, nord-kochala, dogoura, penjabi, bikanir, huyapoura, brouj, harouti et bundelkhund. Devant assigner une langue quelconque aux nombreux habitans de cet espace immense, qui comprend une grande partie des vastes provinces de Delhi, d'Agra, d'Oude et d'Allahabad, et les Missionnaires n'en indiquant aucune, nous avons cru que cette langue ne pouvait être autre chose que le mongolo-hindoustani ou l'hindi, ou bien la langue que, dans leur mémoire précédent (*Brief view of the Baptist, etc., etc.*) ils appellent *brij-bhassa*. C'est pour cela que, dans le tableau, nous avons dit, dans l'article HINDI OU HINDOUSTANI, que cette langue est parlée, « à ce qu'il paraît, dans une grande partie « des provinces d'Allahabad, d'Agra, de Delhi et d'Oude, » quoique les missionnaires disent positivement que le bas peuple parle partout sa langue particulière, et que l'hindi n'est plus compris nulle part du peuple à la distance de 20 milles anglais des grandes villes. L'existence de ce vide considérable, qu'il faut cependant remplir d'une manière quelconque, puisqu'il embrasse une des parties les plus peuplées de l'Inde; la contradiction manifeste qu'on trouve en comparant ensemble les

deux mémoires en question à l'égard de ces deux idiomes ; et l'assertion positive que nous trouvons dans le second, où nous lisons à la page 25, « que le brij-bhassa est parlé dans les « hautes provinces de l'Indoustan, et que la version de la Bible « dans cet idiome sera probablement plus agréable au peuple « du Douab, qu'une autre en hindi ou en hindoustani, » nous parurent des motifs assez forts pour réserver pour ce chapitre la description de ces trois langues que nous avons faite long-temps auparavant. Nous avons pris d'autant plus volontiers ce parti, que nous l'avions vu approuvé par le savant orientaliste feu M. Langlès, qui avait revu tout notre travail sur les langues indiennes, qu'il avait mérité aussi l'approbation de M. le chevalier Chezy, si profond dans la littérature et la langue des Brahmanes, et que nos observations acquièrent un nouveau poids par un passage des *Transact. of Asiatic Society*, vol. 1, p. 252, où l'on dit que « les livres d'une secte moderne formée dans la province de Delhi, appelée *Saud*, sont écrits en *hindi propre*, c'est-à-dire sans mélange de persan et d'arabe ». D'ailleurs, c'était le seul moyen que nous avions de compléter, autant que possible, notre travail sur cette famille, sans nous exposer au risque de commettre de graves erreurs, ou d'omettre des langues importantes. C'est aux savans missionnaires de Serampore à éclaircir nos doutes, et à faire voir, par l'indication précise des limites, où l'on parle le *bruj* et le *brij-bhassa*, si c'est la même langue ou si ce sont deux langues différentes; c'est à eux de nommer les langues qui sont parlées dans le vaste espace vide que nous venons de signaler, et dont une partie seulement serait remplie par le brij-bhassa, dans la supposition que ce dernier idiome fût différent du brouj. Voici les trois articles du *brij-bhassa*, de l'*hindi* et du *mongolo-hindoustani*, tels que nous les avons travaillés avant d'avoir eu connaissance du second mémoire en question, qui nous a engagé à faire les modifications suivies dans l'Atlas.

**BRIJ-BHASSA**, parlée dans une grande partie de la province d'Agra, nommée aussi Douab, et qui dépend presque entièrement des Anglais. On prétend que cette langue contient un plus grand nombre de mots sanskrits que les autres idiomes de cette famille.

**HINDI** ou **HINDOUSTANI PROPRE**, parlée dans les villes principales de l'Inde, et dans une grande partie des vastes provinces d'Allahabad, d'Agra, de Delhi et d'Oude, dont la partie la plus importante appartient aux Anglais, et le reste à des princes leurs vassaux. Parmi ces derniers, le rajah d'Oude est le plus puissant; il réside à Lucknow, grande ville sur les bords du Goumty. Dans les possessions immédiates des Anglais, on trouve Agra et Delhi, jadis si florissantes et si peuplées, lorsqu'elles étaient le siège des Grands-Mogols; Allahabad, qui, aux yeux des Hindous, est la reine des cités saintes, et dans laquelle quelques géographes voient à tort la fameuse *Palibothra* des auteurs grecs, qu'il faut chercher beaucoup plus loin dans le Bengale; enfin Benares, qui est l'Athènes de l'Inde, où se trouve le plus célèbre observatoire de cette contrée, et le fameux temple de *Vissvisha*, dans lequel on entretient toujours un taureau vivant, comme jadis en Egypte dans celui du dieu Apis. Les *Canyacubias*, dont la capitale était la grande ville de Canoge, dans la province d'Agra, parlaient anciennement l'hindi, appelé quelquefois *hindouvi*. Cette langue, polie et perfectionnée par les littérateurs indiens, est commune à presque tous les gens instruits de l'Inde, et est la langue employée non-seulement dans les usages de la vie commune, mais même dans la composition d'un grand nombre d'ouvrages littéraires et scientifiques; aussi sa littérature est-elle la plus riche de toutes celles de l'Inde, après la sanskrite, la telinga et la tamoule. Quoique près des trois quarts des mots de l'hindi soient sanskrits, sa grammaire n'en diffère pas moins pour cela; il n'a que 6 cas; sa conjugaison est moins régulière et moins riche que celle du sanskrit, et il manque de comparatif et de superlatif faits par flexion. Cette langue a adopté l'alphabet *dewanagari*. Parmi ses nombreux dialectes, les suivans se distinguent par leur importance: le *Wradscha*, qui était parlé anciennement dans les environs d'Agra, et qui forme la base de l'hindi littéral actuel; l'*Ourdou*, parlé jadis entre eux par tous les Hindous à la cour du Grand-Mogol; c'est encore le dialecte le plus commun aux savans de l'Inde; ceux parlés dans les environs de *Benares* et de *Bahar* qui s'approchent beaucoup du *wradscha*.

**MAURE-HINDOUSTANI**, dit aussi **ORDOUZEBAN** ou **MONGOLO-HIN-**

DOUSTANI. Cette dernière dénomination est l'on ne peut plus impropre, parce que ce n'est pas le mongol mais le persan et ensuite l'arabe, qui, réunis à l'hindi, forment cette langue, dans laquelle ce n'est que par hasard que l'on rencontre quelques mots mongols et turks. Le maure-hindoustani est parlé dans les grandes villes de l'Inde, et plus ou moins compris par tous les nombreux mahométans qui sont répandus d'un bout à l'autre de cette vaste contrée, et parmi lesquels se trouve ce peuple très mélangé, le plus nombreux après les Hindous, connu sous le nom impropre de *Mongols*, qui était la nation dominante du vaste empire qui embrassait presque toute l'Inde. Le maure-hindoustani est la langue que parlaient le Grand-Mogol et ses nombreux courtisans : c'est la langue que l'on parle encore dans les cours des princes mahométans et dans leurs camps. Le maure-hindoustani est beaucoup moins riche et beaucoup moins harmonieux que le sanskrit, et sa grammaire en diffère encore plus que celle de l'hindi ; il a 2 genres, 2 nombres et 6 cas, dont trois seuls sont formés par flexion ; les verbes n'ont que 3 temps, et le passif est formé par des auxiliaires. Sa construction, aussi bizarre qu'inaltérable, est presque identique à celle du tamoule. Il emploie tantôt l'alphabet devanagari, et tantôt l'alphabet persan, augmenté de quelques points particuliers, pour rendre des sons qui lui sont propres. Ses principaux dialectes sont le *Maure*, ou celui de *Bombay*, qui se distingue par l'adoption de plusieurs mots portugais et anglais ; le *Toulouki*, ou *Toulougi*, qu'il ne faut pas confondre avec la langue telinga (66), appelée quelquefois *telugich* ou *warugich* ; et celui du *Dekan*.

Nous aurions cru laisser incomplet notre tableau des langues indiennes, si nous n'y avions pas ajouté le moulteni, le caboul, le cingalais, le maldivien, le zingan ou bohémien, le rouinga, le rossawn et le banga. Voici les motifs qui nous ont engagé à le faire. Nous avons ajouté le premier de ces idiomes, parce que les Baptistes eux-mêmes en font mention à la page 5 de leur mémoire, où ils l'appellent *mooktaee*, et parce que dans le *Vocabul. Petropolitanum* on trouve un vocabulaire de 262 mots de cette langue, rédigé par Pallas. Nous avons ajouté le caboul, parce qu'il nous semble extrêmement probable, que la langue qu'on parle en différens dialectes dans la

province de Caboul et autres voisines, et qu'on sait être différente du moultani, du kachemirien, du penjabi, de l'afghan et du persan, est une langue indienne appartenant à cette nombreuse famille. La simple inspection des vocabulaires cingalais, maldivien et zingan, qui font partie de nos tableaux polyglottes, démontre jusqu'à l'évidence la grande affinité de ces trois idiomes avec les autres langues de la famille sanskrite.

La seule comparaison des vocabulaires bohémiens (57) de la Groze et de Grellemann avec ceux des autres idiomes de cette famille, fait voir aussi à nos lecteurs combien les savans se seraient épargné de peines inutiles si, au lieu d'entasser des citations et des passages d'auteurs anciens et modernes, pour éclaircir l'origine obscure de ce peuple vagabond, ils avaient eu recours au seul moyen de résoudre de semblables questions, celui d'examiner sa langue et de la comparer aux autres langues connues.

C'est sur l'autorité du savant doct. Buchanan, et d'après les petits vocabulaires qu'il en donne, ainsi que d'après l'opinion émise par le savant M. Gilchrist, si versé dans plusieurs langues de l'Inde, que nous avons ajouté à cette famille les trois idiomes appelés rouvinga ou roovinga, rossawn et banga, parlés dans l'Inde-Ultérieure. Ceux qui parlent les deux premiers habitent pour la plupart dans le royaume d'Arakan, et les indigènes de ce dernier parlant le ruk'heng, qui est un dialecte du ruk'hengbarma (91), nous nous trouvons absolument avoir fait la même classification qu'on a reprochée comme une faute grossière au savant philologue M. Adelung de Pétersbourg. Cependant, lorsqu'on veut classer les langues d'après leur affinité, il est incontestable qu'il arrive très souvent d'avoir à placer la même contrée dans deux ou trois groupes différens, selon le nombre de langues différentes qu'on y parle. Nous avons cru indispensable d'entrer dans ces détails, pour attirer sur ce point l'attention de nos lecteurs, et pour éviter des reproches que pourraient nous faire quelques littérateurs qui examinent les

livres, plus pour y trouver quelque chose à critiquer, que pour y chercher des connaissances nouvelles ou des faits qu'ils ignorent encore.

Il nous reste à dire un mot sur les langues canara et gurimuckhinagary qu'on nous reprochera peut-être de n'avoir pas classées dans le tableau, ainsi que sur les idiomes de quelques tribus dont nous n'avons pas fait mention. Dans les précieux renseignemens que nous tenons de l'obligeance du savant missionnaire Dubois, qui a été tant d'années dans l'Inde, et qui connaît si bien tout ce qui regarde la partie méridionale de cette contrée, nous trouvons la remarque « que l'on ne connaît dans l'Inde aucun pays, ni aucune langue, désignés sous le nom de *Canara*. » Ce savant religieux nous assure positivement que ce nom est inconnu aux Indiens, et que les géographes ont été induits en erreur lorsqu'ils ont appliqué ce nom de *Canara* à quelques-uns des peuples, des pays ou des idiomes de la côte de Malabar. Le pays et le peuple appelés *Canara* par les géographes d'Europe, sont, selon lui, à proprement parler, le pays et le peuple *Toulouwa*, dont nous avons fait mention dans l'article de la langue maleyalam ou malabare (61), à laquelle ils appartiennent. Nous avons gardé le silence sur le *gurimuckhinagary*, qui est la langue religieuse des Sikhs, parce que, ne la connaissant que de nom, nous ne savions où la classer. Il nous paraît probable que c'est du sanskrit. Nous n'avons pas non plus parlé ni des *Jains* répandus dans tout le Guzurate, ni des *Jautes* ou *Djates* qui appartiennent à la caste des *Soudra*, ni des *Rajepoutes* qui appartiennent à celle des *Tchetris*, ni de tant d'autres tribus semblables, parce que ce ne sont pas des nations différentes, mais des corporations politiques ou des sectes religieuses.

Nous n'avons également pas fait mention des féroces *Pindarries*, qui depuis 1761 jusqu'en 1817 ont joué un rôle si grand dans l'histoire de l'Indostan, dont ils ont été le fléau par leurs cruautés et leurs brigandages. C'était une tribu indienne

originaire du Malwah, à laquelle s'étaient associés tous les mauvais sujets des différentes sectes indiennes et mahométanes de l'Inde. Les Anglais viennent de les détruire entièrement, et ils n'existent plus nulle part comme corps de nation.

C'est par la même raison que nous avons passé sous silence les *Kalli's*, qui ne sont, à proprement parler, que des petites tribus indépendantes, qui, gouvernées par des princes nommés *polygars*, vivent dans l'extrémité méridionale de la péninsule, où elles exercent leurs brigandages à main armée. C'est aussi ce que signifient les différentes dénominations de *Kalli's*, *Kou-lery's* ou *Coulys*, sous lesquelles on les connaît, et qui dans plusieurs langues de l'Inde signifient *voleurs*.

Nous ne finirions jamais, si nous voulions faire toutes les réflexions qu'offre à notre esprit ce sujet difficile; nous nous bornerons à émettre nos doutes sur les idiomes que parlent les *Grassias*, qui habitent depuis un temps immémorial dans le Malwah, et les sauvages *Bheels*, qui demeurent dans les montagnes de cette province, et vont presque nus; sur la langue parlée dans la partie montueuse du territoire des Sikhs comprise entre le Jhyhum et l'Indus, par les *Guckers*, si souvent mentionnés dans les guerres entre les Afghans et le Grand-Mogol; ainsi que sur celle que parlent les *Siah-Pusches* dans le Kafferistan, que le savant M. Frédéric Adelung classe parmi les dialectes de l'Afghan. Ce pays forme l'extrémité sud-ouest de la contrée improprement appelée Petit-Tibet par nos géographes; contrée dont la plus grande partie, sous le rapport ethnographique et politique, n'appartient pas du tout au Grand-Tibet, qui nous paraît n'en pouvoir réclamer tout au plus que la partie orientale, c'est-à-dire la principauté de Ladak; encore dans celle-ci plusieurs habitans paraissent être des Boukhares, et non des Tibétains.

Nous croyons indispensable d'observer que la Bible a été, soit toute, soit en partie, traduite dans la plupart des nombreux idiomes de cette famille, et même dans quelques-uns de

leurs dialectes, par les missionnaires Baptistes. Quelques-unes seulement de ces traductions, mais en très petit nombre, avaient été faites antérieurement par d'autres missionnaires. Voici les principaux idiomes qui possèdent ces traductions : le sanskrit, l'hindi, l'hindoustani, le brouj, le harouti, le juya-poura, l'oudouya-poura, la maraouar, le bikanir, le penjabi, le dogoura, le cachemire, l'outch, le sindi, le koutch, le guzerate, le kounkouna, le malabare, le maldivien, le cingalais, le carnatara, le tamoule, le telinga, l'orissa, le bengali, l'assam, le nepal, le mithili, le magudha, le maharatte et le bundelkhund. Nous ajouterons, à cette occasion, pour ne pas nous répéter, que de semblables traductions ont été faites aussi dans le syriaque, l'arabe littéral et l'arabe vulgaire, le gheez ancien, le gheez moderne et l'amharique, idiomes compris dans la famille sémitique; dans le persan, l'afghanistan et le belloutche, appartenant à la famille persane, ainsi que dans les prétendus dialectes birman et ruk'heng de la langue ruk'heng-barma (91) en moitay ou khassee (92), en siamois (94), en chinois (110), et autres idiomes de la région Transgangétique.

Nous finirons cet article en invitant les voyageurs anglais, qui explorent avec tant de soin et d'assiduité les vastes contrées soumises à leur empire, et les régions limitrophes, à recueillir de petits vocabulaires contenant des mots bien choisis dans les idiomes des *Dobash*, qui demeurent dans le district de Malari dans le Gurwal, des habitans de Kalunga dans le district de Serinagur dans la même province, et dont le langage est connu sous le nom de *phari-zuban*, enfin de plusieurs tribus des *Purbutties* ou montagnards du Nepal, parmi lesquels on compte les *Gurungs*, qui habitent les plus hauts vallons de ce royaume, et réunissent aux superstitions du bouddhisme le culte affreux des sacrifices humains, et les *Lapcha's*, dont une partie se trouve aussi dans les montagnes de la principauté de Sikkim, tributaire des Anglais. Toutes ces dernières peuplades nous paraissent être un mélange de Tibe-

tains, d'Indiens et de Mongols, peut-être aussi de Bukhars et de Turks dans les parties les plus occidentales.

#### V. LANGUES DE LA RÉGION TRANSGANGÉTIQUE.

La classification des langues de la région que nous nommons Transgangétique ou du sud-est de l'Asie, est une de celles qui nous ont coûté le plus de peines. Une certaine analogie dans la syntaxe et dans la grammaire, et le grand nombre de monosyllabes qui se trouvent dans les langues polies de l'Inde-Intérieure, du Tibet et de la Chine, leur donnent un certain air de famille, qui ne permet pas de faire de ces trois contrées trois régions différentes dans un Atlas ethnographique du globe. Mais, en formant un groupe ethnographique de ces trois vastes contrées, pouvait-on en séparer la Corée, qui est si petite, qui en est si près; et dont les habitans, sous le rapport de la religion, de la littérature, des mœurs, des usages et du gouvernement, doivent être considérés comme des Chinois? Mais en y comprenant la Corée, pouvait-on en exclure le Japon, qui n'en est séparé que par un petit détroit, et pour lequel les mêmes motifs subsistent tous, à l'exception du gouvernement, qui au Japon est tout-à-fait indépendant de celui de la Chine, et qui, d'après M. Golownin, partage même avec cet empire le droit de suzeraineté sur l'archipel de Lieou-Kieou et sur le royaume de la Corée? Après avoir long-temps réfléchi sur les inconvéniens et les avantages offerts par la réunion ou la séparation de ces différens pays, nous avons préféré les réunir sous la dénomination de *Région Transgangétique*, afin d'éviter toute discussion sur les noms, plutôt que d'en faire des tableaux séparés. Mais, pour ne pas confondre ensemble des langues, dont la plupart, sans pouvoir former une famille, pourraient bien former un règne ethnographique, nous avons partagé notre région en cinq branches principales, correspondant aux cinq contrées principales qu'elle comprend; branches que, d'après les noms de ces dernières, nous avons appelées *tibétaine*, *indo-chi-*

*noise* ou de l'*Inde-Ultérieure*, *chinoise*, *coréenne* et *japonaise*. Nous avons ensuite subdivisé l'indo-chinoise et la chinoise en deux branches, afin de pouvoir distinguer dans chacune les langues qui présentent un air de famille, d'avec celles qui jusqu'à présent semblent n'offrir aucune analogie avec aucune autre.

Tous ceux qui ont parlé de la langue tibétaine, la représentent comme étant la seule parlée dans cette vaste contrée. Ce fait, si contraire à ce qu'on voit dans tous les pays montueux un peu étendus, est bien loin d'être prouvé. Toutes les probabilités sont contre lui, et il est impossible de l'admettre, à moins qu'il ne soit constaté par des vocabulaires rassemblés chez les nombreuses tribus qui habitent les vallées les moins accessibles de cette région, qu'on peut considérer comme la plus élevée et la plus montueuse du globe. Comme les plus récentes informations s'accordent à peindre les *Uniyas* et les *Bhutias* comme des Tibétains, sans nous donner des vocabulaires de la langue de ces peuples, nous avons cru qu'on pouvait considérer leurs idiomes comme des langues sœurs de la tibétaine, et nous en avons fait la famille de ce nom. Quoique nous ayons classé la langue que parlent les habitans de la principauté de *Ladak* d'origine tibétaine, et celle des habitans du *Boutan*, comme des dialectes du tibétain, nous sommes bien loin d'en être persuadés; nous croyons même que, lorsqu'on possédera des vocabulaires étendus et des observations grammaticales précises sur ces deux prétendus dialectes, il faudra les regarder comme autant de langues sœurs, et les classer à côté de l'*uniyas* et du *bhutias*. C'est encore dans cette famille que nous croyons qu'on rangera les idiomes que parlent les habitans du *No-kiang*, du *Grand et Petit Po-liu*, pays inconnus aux Européens, quoique assez bien décrits par les géographes chinois, et placés sous des parallèles qui, sur nos cartes, passent par le désert de *Cobi*.

Quoique l'*Indo-Chine* ou l'*Inde-Ultérieure* offre encore

beaucoup d'incertitudes sur son ethnographie, il faut avouer que, grâce aux vocabulaires et aux observations grammaticales recueillis par les missionnaires catholiques, et dernièrement par les Baptistes et par les docteurs Buchanan et Leyden, on a assez de moyens pour classer les idiomes parlés dans les plus importants pays de cette contrée. Nous avons rédigé nos articles relatifs aux langues parlées dans l'empire Birman, le royaume de Siam, et la partie occidentale de celui d'Anam, d'après les mémoires de deux savans membres de la Société de Calcutta, MM. Buchanan et Leyden, mais ayant soin de corriger les méprises du premier, par les excellentes remarques qui se trouvent dans le mémoire du second. En nous fondant sur les motifs que nous avons exposés dans le chapitre premier, nous aurions voulu faire trois familles des langues *ruk'heng-barma*, siamoise ou thaï, et anamite, composée chacune des prétendus dialectes qui diffèrent le plus de la langue regardée comme le type de chaque famille; mais nous avons été retenus par plusieurs raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, et qui se trouvent énoncées en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Guidés par la comparaison des vocabulaires, nous avons trouvé qu'il fallait absolument séparer de l'ava (91) au moins six de ses prétendus onze dialectes, dont quatre (le *maploo*, les deux *play* et le *passooko*) réunis forment la langue que nous avons provisoirement nommée *play* (98), et nous avons regardé les deux autres, le *kolun* (97) et le *moitay* (92), comme deux langues principales. Nous avons classé ces dernières dans deux branches différentes, à cause de la différente civilisation de ceux qui les parlent.

Nous avons cru indispensable de nommer *ruk'heng-barma* et *laos-siamoise* les deux langues nommées vulgairement *birmane* et *siamoise*, parce qu'il aurait été absurde de faire passer pour un dialecte de la première, le *ruk'heng*, et de la seconde, le *laos*, que les Barmas et les Siamois eux-mêmes considèrent comme la langue primitive, avouant que c'est des

**Buk'heng** et des Laos qu'ils ont reçu leurs institutions et leur culture. Voy. à la page 63.

Laissant de côté tout ce que les géographes nous ont débité sur le Lactho, nous avons indiqué ce pays, et la langue qu'on y parle, d'après les précieux renseignemens qui nous ont été fournis par le savant missionnaire M. l'abbé Langlois, qui a visité cette contrée, et qui a vécu plusieurs années dans l'empire d'Anam, dont il possède la langue dominante. Selon lui, le Lactho n'est qu'un *huyen* ou subdivision de la province tonquinoise dite Than-hoa, laquelle confine au midi avec la province nommée Nghe-an, à l'ouest avec le Laos, au nord avec la province de Xu-doai ou de l'ouest, à l'est avec la mer et avec la province du midi. Le Lactho forme la partie nord-ouest de la province en question; la frontière orientale se trouve à environ trois journées au sud-ouest de Kesho, capitale du Tonquin.

Nous n'ignorons pas que le père Alexandre de Rhodes, dans la préface de son *Diction. Annamiticum*, assure que la langue annamitique est entendue non-seulement dans les royaumes de Tonquin et de Cochinchine, mais dans celui de Koa-bang et dans les autres pays voisins, tels que Ciampa, Camboge, Laos et Siam, ce qui veut dire que dans tous ces pays on parle la même langue en différens dialectes, ou tout au plus des langues sœurs. Mais, comme en fait de langues nous croyons encore plus aux vocabulaires qu'à tous les raisonnemens qu'une érudition mal dirigée pourrait entasser, nous n'avons fait aucun cas de l'assertion de ce savant missionnaire, contre laquelle déposent les vocabulaires que nous possédons dans les langues de Laos et de Siam, les informations des voyageurs modernes, et les résultats des savantes recherches faites par le doct. Leyden, ainsi que l'assertion positive de l'officier chinois envoyé dans le royaume de Camboge ou Tchîn-la par l'empereur de la Chine, en 1295, et le petit vocabulaire qu'il en a recueilli. La géographie doit la publication de ce morceau intéressant, qui

a paru dans les Annales de M. Malte-Brun, à M. Abel Rémusat si versé dans toutes les branches de la littérature chinoise et tartare.

Dans la seconde subdivision de la branche indo-chinoise, nous n'avons indiqué que les peuplades, dont la langue nous parût devoir être considérée comme différente de toutes les autres. Nous aurions pu en augmenter considérablement le nombre, si nous n'avions pas craint de nous exposer par là à classer de simples dialectes parmi les langues. Néanmoins, il est bon d'observer que, dans la presqu'île de Malacca, la race nègre qui en occupe tout l'intérieur, quoique peu nombreuse, est partagée en beaucoup de peuplades. Cette région montueuse offre, sous le rapport des langues, le même phénomène qu'on remarque dans l'isthme caucasien, la Sénégambie et dans l'Amérique Méridionale, c'est-à-dire un grand nombre de langues différentes. N'ayant qu'un seul vocabulaire à donner, tiré de l'intéressant ouvrage de M. Crawford sur l'Archipel Indien, nous avons cru inutile de donner une liste de noms de peuples barbares, que nous n'aurions pu accompagner d'aucune remarque intéressante, et dont nous n'aurions pas pu déterminer même la position.

N'ayant pas pu nous procurer les vocabulaires publiés par les missionnaires danois sur les langues parlées dans l'archipel de Nicobar, nous n'avons aucun moyen de classer ces idiomes dans les différentes familles ethnographiques auxquelles ils appartiennent. Il paraît cependant qu'outre la langue particulière qu'on parle dans quelques-unes de ces îles, on parle dans d'autres des idiomes qui doivent être classés avec les langues malaises, tandis que dans celle de Carnicobar on parlerait une langue qui semble avoir quelque affinité avec le moan ou peguan.

Devons-nous admettre l'opinion banale, qu'un empire, dont la population monte à 150 millions et dont la surface, entrecoupée par différentes chaînes de montagnes, découpée par de grands lacs et d'immenses fleuves, égale presque la

moitié de l'Europe, n'ait qu'une seule et même langue subdivisée seulement en plusieurs dialectes, à l'exception des idiomes des *Lolos* et des *Miaotse* ? Cette opinion ne saurait être plus absurde, et si nous la voyons également adoptée par les admirateurs et par les détracteurs des Chinois, ce n'est que parce que les uns et les autres ne se sont pas donné la peine d'examiner cette question. Les missionnaires, auxquels la géographie doit tant de renseignemens intéressans sur cet empire, se sont presque tous bornés à étudier la langue des Mandarins, qui est entendue d'un bout à l'autre de cette région, négligeant les langues particulières parlées dans les différentes provinces. Les personnes instruites qui ont fait partie des ambassades envoyées à différentes époques par les puissances européennes à la cour de Peking, ne se sont occupées aussi que de la langue parlée dans cette capitale, et ont presque toutes négligé de faire des recherches sur les idiomes provinciaux. Heureusement nos recherches sur ce sujet n'ont pas été sans résultat. Nous trouvons, par exemple, que Kämpfer, dans son voyage au Japon, dit positivement que dans les provinces de Kiang-nan, de Tche-Kiang et de Fo-kien, on parle trois langues différentes. Le savant P. Du Halde confirme l'existence d'une langue particulière dans celle de Fo-kien, ce qui donne plus de poids à l'assertion de Kämpfer. D'ailleurs, on possède une grammaire et un dictionnaire dans cette dernière langue, connue en Europe sous le nom de *chincheu* ou *chincheo*; l'un et l'autre démontrent sans réplique la grande différence qu'il y a entre le kouan-hoa ou la langue des Mandarins, et le chincheo. Le savant M. Barrow dit clairement qu'en Chine on trouve à peine deux provinces qui aient la même langue parlée. Le docteur Leyden, qui a publié un savant mémoire sur les langues *indo-chinoises*, dans les *Asiatic Researches*, et qui a fait des recherches sur ce sujet, dit positivement que les idiomes chinois parlés lui paraissent être plus nombreux que ceux de l'Indo-Chine, et différer également entre eux. Il ajoute que les recherches qu'il

a faites parmi les Chinois établis dans l'île Pinang ou du Prince de Galles, l'ont amené à connaître trois ou quatre langues entièrement différentes les unes des autres, et lui ont appris que dans les seules provinces occidentales et méridionales de la Chine, on parle dix langues différentes, connues sous les noms de *kóng*, *way*, *nam*, *chew*, *sew*, *lui*, *limm*, *khunn*, *siw* et *kunng*. Il observe que le *kóng* est parlé à Canton, que le *khunn* est la *langue des Mandarins* ou celle qui domine à Pèkin, et que l'on peut ajouter à ces dix langues le *hyong-san*, parlé à Macao, le *sun-tukk*, le *nami-hoi*, le *pun-ngi*, le *tong-khan* et le *fo-khin*, que les Chinois de Macao nomment *chin-cheu*.

La comparaison que nous avons faite des vocabulaires des prétendus dialectes chinois de Canton, de Khian-chan et d'Annam avec le khouan-hoa, nous a offert des différences très considérables; celle des vocabulaires *thay* ou *siamois propre* avec le *kong-chinese* ou le *chinois de Canton*, nous a donné le résultat inattendu d'une affinité bien décidée entre ces deux langues, dont l'une passe pour être entièrement différente du chinois, et l'autre n'en être qu'un simple dialecte. Nos lecteurs peuvent constater la vérité de ce que nous disons, par la simple inspection des vocabulaires que nous venons de nommer, et qui se trouvent dans le xxxvii<sup>e</sup> tableau de notre Atlas. Nous sommes persuadé qu'il faudrait considérer comme autant de langues sœurs presque tous ces prétendus dialectes chinois, composant la grande famille chinoise, dans laquelle on devrait classer les autres langues que l'on découvrirait avoir de l'affinité avec le kou-wen et le kouan-hoa; nous ajoutons de plus que lorsqu'on prendra pour connaître les langues, le même soin que l'on a pris jusqu'à présent pour connaître tout ce qui regarde la statistique, la géographie, l'histoire et la littérature de cette nation célèbre, la Chine nous présentera le même phénomène que les recherches des frères Baptistes nous ont fait remarquer dans l'Inde, où l'on reconnaît aujourd'hui une

foule de langues sœurs, tandis qu'autrefois on n'en comptait que sept ou huit. Quant à la différence qu'il y a entre le chinois-ancien ou kou-wen, et le chinois moderne ou kouan-hoa, différence qui nous a engagé à en faire deux langues, au lieu de les regarder comme deux dialectes d'un seul et même idiome, nous prions nos lecteurs de vouloir bien lire ce que nous en avons dit à la page 48.

Relativement aux Chinois, nous observerons avec M. Abel Remusat, qu'avant l'établissement des rapports que les croisades d'abord, et plus encore l'irruption des Mongols, firent naître entre les nations de l'Orient et de l'Occident, la plupart de ces inventions qui ont signalé la fin du moyen âge, étaient depuis des siècles connues des Asiatiques. La polarité de l'aimant avait été observée et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Les poudres explosives ont été de tout temps connues des Hindous et des Chinois. Ces derniers avaient, au x<sup>e</sup> siècle, des *chars à foudre* qui paraissent avoir été des canons. Il est difficile de voir autre chose dans les pierriers à feu, dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Mongols. D'un autre côté, l'édition *princeps* des livres classiques, gravée en planches de bois, est de l'an 952. L'établissement du papier-monnaie et des comptoirs pour le changer, eut lieu chez les Jou-tchin ou Niutchi, ancêtres des Mandchoux, l'an 1254. L'usage de la monnaie de papier fut adopté par les Mongols établis à la Chine; elle a été connue des Persans sous le nom même que les Chinois lui donnent. Enfin les cartes à jouer, dont tant de savans ne se seraient pas occupés de rechercher l'origine, si elle ne marquait l'une des premières applications de l'art de graver en bois, furent imaginées à la Chine l'an 1120.

Le P. Gaubil, qui a fait une carte des îles Lieou-Kieou, dit qu'on y parle trois langues qui diffèrent entre elles, ainsi que de la chinoise et de la japonaise. Il ajoute même que dans les trois groupes il y a plusieurs personnes qui savent la lan-

gue de la grande Lieou-Kieou, et qui servent d'interprètes. Comme nous savons par expérience combien de fois la qualification de *langue* est employée vaguement par les auteurs les plus savans et par les voyageurs les plus instruits, et souvent même dans une acception tout-à-fait contraire à celle qu'elle devrait avoir, nous avons considéré comme autant de dialectes principaux ou très différens, les trois prétendues langues différentes de ce missionnaire. Après ce que nous venons de dire, nous croyons qu'on ne nous désapprouvera pas si, en nous éloignant de l'opinion émise par le savant orientaliste et profond philologue M. Jules Klaproth, nous avons fait du prétendu dialecte japonais parlé dans cet archipel, la *langue* lieou-kieou, que nous avons classée dans la famille japonaise, à laquelle elle appartient incontestablement.

C'est aussi pour nous conformer à ce que disent tous les auteurs chinois et leurs traducteurs, avec ce que nous dit M. Golownin dans son intéressant ouvrage, que nous avons représenté la Corée et l'archipel de Lieou-Kieou comme deux royaumes tributaires des empires Chinois et Japonais.

#### VI. GROUPE DES LANGUES TARTARES.

La classification des langues d'aucune autre région ne nous a tant embarrassé que celle du groupe des langues tartares. Il en devait être ainsi, puisque nous ne pouvions classer ces langues d'après le plan uniforme que nous avons pris pour base de nos classifications, sans être en opposition avec un grand philologue, qui dernièrement a fait de ces idiomes le sujet de ses savantes recherches, et avec un autre non moins savant, qui vient de nous donner la classification de presque tous ceux de l'Asie. Après avoir longuement réfléchi sur les principes et sur les faits que nous avons exposés dans notre chapitre premier, et surtout après avoir relu et médité ce que M. Abel Remusat dit relativement aux différences existantes entre le mandchou et les dialectes toungous, entre le mongol et l'oïet,